

que mon projet, tout chimérique qu'il paroît être, pourroit, en quelque manière, se réaliser, non-seulement parmi nous, mais encore par-tout ailleurs, si l'on avoit soin d'y faire un changement dans l'administration des affaires. Quel seroit ce changement? que les philosophes montassent sur le trône, ou que les souverains devinssent philosophes¹.

Cette idée révoltera sans doute ceux qui ne connoissent pas la vraie philosophie. Les autres verront que sans elle il n'est plus de remède aux maux qui affligent l'humanité.

Me voilà parvenu à la troisième et à la plus importante classe de nos citoyens: je vais parler de nos magistrats, de ce petit nombre d'hommes choisis parmi des hommes vertueux, de ces chefs en un mot, qui, tirés de l'ordre des guerriers, seront autant au dessus d'eux, par l'excellence de leur mérite, que les guerriers seront au dessus des artisans et des laboureurs.

Quelle précaution ne faudra-t-il pas dans notre république pour choisir des hommes si rares! quelle étude pour les connoître! quelle attention pour les former! Entrons dans ce sanctuaire où l'on élève les enfans des guerriers, et où les enfans des autres citoyens peuvent mériter d'être admis. Attachons-nous à ceux qui, réunissant les avantages de la figure aux grâces naturelles, se distingueront de leurs

¹ Plat. de rep. lib. 5, p. 473.

semblables dans les exercices du corps et de l'esprit¹. Examinons si le désir de savoir, si l'amour du bien, étincellent de bonne heure dans leurs regards et dans leurs discours; si, à mesure que leurs lumières se développent, ils se pénètrent d'un plus vif intérêt pour leurs devoirs, et si, à proportion de leur âge, ils laissent de plus en plus échapper les traits d'un heureux caractère. Tendons des pièges à leur raison naissante. Si les principes qu'elle a reçus ne peuvent être altérés ni par le temps ni par des principes contraires, attaquons-les par la crainte de la douleur, par l'attrait du plaisir, par toutes les espèces de violence et de séduction². Plaçons ensuite ces jeunes élèves en présence de l'ennemi, non pour qu'ils s'engagent dans la mêlée, mais pour être spectateurs d'un combat, et remarquons bien l'impression que les travaux et les dangers feront sur leurs organes. Après les avoir vus sortir de ces épreuves aussi purs que l'or qui a passé par le creuset³, après nous être assurés qu'ils ont naturellement de l'éloignement pour les plaisirs des sens, de l'horreur pour le mensonge⁴; qu'ils joignent la justesse de l'esprit à la noblesse des sentimens, et la vivacité de l'imagination à la solidité du caractère⁵; soyons plus attentifs que

¹ Plut. de rep. lib. 6, pag. 485 et 486; lib. 7, p. 535.

² Id. ibid. l. 3, p. 413.

³ Id. ibid. l. 6, p. 503.

⁴ Id. ibid. p. 485.

⁵ Id. ibid. p. 503.

jamais à épier leur conduite, et à suivre les progrès de leur éducation.

Nous avons parlé plus haut des principes qui doivent régler leurs mœurs; il est question à présent des sciences qui peuvent étendre leurs lumières. Telles seront d'abord l'arithmétique et la géométrie¹, toutes deux propres à augmenter les forces et la sagacité de l'esprit, toutes deux utiles au guerrier, pour le diriger dans ses opérations militaires, et absolument nécessaires au philosophe, pour l'accoutumer à fixer ses idées, et à s'élever jusqu'à la vérité. L'astronomie, la musique, toutes les sciences qui produiront le même effet, entreront dans le plan de notre institution². Mais il faudra que nos élèves s'appliquent à ces études sans effort, sans contrainte, et en se jouant³; qu'ils les suspendent à l'âge de 18 ans, pour ne s'occuper pendant deux ou trois ans que des exercices du gymnase, et qu'ils les reprennent ensuite, pour mieux saisir les rapports qu'elles ont entre elles⁴. Ceux qui continueront à justifier les espérances qu'ils nous avoient données dans leur enfance, obtiendront des distinctions honorables; et dès qu'ils seront parvenus à l'âge de 30 ans, nous les initierons à la science de la méditation, à cette dialectique sublime qui doit être le terme de leurs premières étu-

¹ Plat. de rep. lib. 7, p. 522 et 526.

² Id. ibid. pag. 527 et

530.

³ Id. ibid. p. 536.

⁴ Id. ibid. p. 537.

des, et dont l'objet est de connoître moins l'existence que l'essence des choses*.

Ne nous en prenons qu'à nous-mêmes, si cet objet n'a pas été rempli jusqu'à présent. Nos jeunes gens s'occupant trop tôt de la dialectique, et ne pouvant remonter aux principes des vérités qu'elle enseigne, se font un amusement de ses ressources¹, et se livrent des combats, où, tantôt vainqueurs et tantôt vaincus, ils parviennent à n'acquiescer que des doutes et des erreurs. De là ces défauts qu'ils conservent toute leur vie, ce goût pour la contradiction, cette indifférence pour des vérités qu'ils n'ont pas su défendre, cette prédilection pour des sophismes qui leur ont valu la victoire.

Des succès si frivoles et si dangereux ne tenteront pas les élèves que nous achevons de former; des lumières toujours plus vives seront les fruits de leurs entretiens, ainsi que de leur application. Dégagés des sens, ensevelis dans la méditation, ils se rempliront peu à peu de l'idée du bien, de ce bien après lequel nous soupirons avec tant d'ardeur, et dont nous nous formons des images si confuses, de ce bien suprême qui, source de toute vérité et de toute justice, doit animer le souverain magistrat, et le rendre inébranlable dans l'exercice

* Du temps de Platon, sous le nom de dialectique, on comprenoit à-la-fois la logique, la théologie natu-

relle et la métaphysique. ¹ Plat. de rep. lib. 7, p. 539.

de ses devoirs¹. Mais où réside-t-il? où doit-on le chercher? Est-ce dans ces plaisirs qui nous enivrent? dans ces connoissances qui nous enorgueillissent? dans cette décoration brillante qui nous éblouit? Non, car tout ce qui est changeant et mobile ne sauroit être le vrai bien. Quittons la terre et les ombres qui la couvrent; élevons nos esprits vers le séjour de la lumière, et annonçons aux mortels les vérités qu'ils ignorent.

Il existe deux mondes, l'un visible et l'autre idéal². Le premier, formé sur le modèle de l'autre, est celui que nous habitons. C'est là que tout étant sujet à la génération et à la corruption, tout change et s'écoule sans cesse; c'est là qu'on ne voit que des images et des portions fugitives de l'être. Le second renferme les essences et les exemplaires de tous les objets visibles, et ces essences sont de véritables êtres, puisqu'elles sont immuables. Deux rois, dont l'un est le ministre et l'esclave de l'autre, répandent leurs clartés dans ces deux mondes. Du haut des airs, le soleil fait éclore et perpétuer les objets qu'il rend visibles à nos yeux. Du lieu le plus élevé du monde intellectuel, le bien suprême produit et conserve les essences qu'il rend intelligibles à nos ames³. Le soleil nous éclaire par sa lumière, le bien suprême par sa vérité: et comme nos yeux

¹ Plat. de rep. lib. 6, p. 505 et 508.

² Id. ibid. p. 509.

³ Id. ibid. p. 508.

ont une perception distincte, lorsqu'ils se fixent sur des corps où tombe la lumière du jour, de même notre ame acquiert une vraie science, lorsqu'elle considère des êtres où la vérité se réfléchit.

Mais voulez-vous connoître combien les jours qui éclairent ces deux empires diffèrent en éclat et en beauté? Imaginez un antre profond, où des hommes sont, depuis leur enfance, tellement assujettis par des chaînes pesantes, qu'ils ne peuvent ni changer de lieu, ni voir d'autres objets que ceux qu'ils ont en face¹; derrière eux, à une certaine distance, est placé sur une hauteur un feu dont la lueur se répand dans la caverne; entre ce feu et les captifs est un mur, le long duquel des personnes vont et viennent, les unes en silence, les autres s'entretenant ensemble, tenant de leurs mains et élevant au dessus du mur des figures d'hommes ou d'animaux, des meubles de toute espèce, dont les ombres iront se retracer sur le côté de la caverne exposé aux regards des captifs. Frappés de ces images passagères, ils les prendront pour des êtres réels, et leur attribueront le mouvement, la vie et la parole. Choisissons à présent un de ces captifs²; et pour dissiper son illusion, brisons ses fers, obligeons-le de se lever, et de tourner la tête:

¹ Plat. de rep. lib. 7, p. 514.

² Id. ibid. p. 515.

étonné des nouveaux objets qui s'offriront à lui, il doutera de leur réalité; ébloui et blessé de l'éclat du feu, il en détournera ses regards pour les porter sur les vains fantômes qui l'occupaient auparavant. Faisons-lui subir une nouvelle épreuve; arrachons-le de sa caverne malgré ses cris, ses efforts et les difficultés d'une marche pénible. Parvenu sur la terre, il se trouvera tout-à-coup accablé de la splendeur du jour; et ce ne sera qu'après bien des essais qu'il pourra discerner les ombres, les corps, les astres de la nuit, fixer le soleil et le regarder comme l'auteur des saisons, et le principe fécond de tout ce qui tombe sous nos sens¹.

Quelle idée aura-t-il alors des éloges qu'on donne dans le souterrain à ceux qui les premiers saisissent et reconnoissent les ombres à leur passage? Que pensera-t-il des prétentions, des haines, des jalousies que ces découvertes excitent parmi ce peuple de malheureux? Un sentiment de pitié l'obligera sans doute de voler à leur secours, pour les détourner de leur fausse sagesse et de leur périel savoir; mais comme en passant tout-à-coup d'une si grande lumière à une si grande obscurité, il ne pourra d'abord rien discerner, ils s'élèveront contre lui; et ne cessant de lui reprocher son aveuglement, ils le citeront comme un exemple

¹ Plat. de rep. lib. 7, p. 516.

effrayant des dangers que l'on court à passer dans la région supérieure¹.

Voilà précisément le tableau de notre funeste condition: le genre humain est enseveli dans une caverne immense, chargé de fers, et ne pouvant s'occuper que d'ombres vaines et artificielles²; c'est là que les plaisirs n'ont qu'un retour amer, les biens qu'un éclat trompeur, les vertus qu'un fondement fragile, les corps mêmes qu'une existence illusoire: il faut sortir de ce lieu de ténèbres; il faut briser ses chaînes, s'élever par des efforts redoublés jusqu'au monde intellectuel³, s'approcher peu-à-peu de la suprême intelligence, et en contempler la nature divine, dans le silence des sens et des passions. Alors on verra que de son trône découlent, dans l'ordre moral, la justice, la science et la vérité; dans l'ordre physique, la lumière du soleil, les productions de la terre, et l'existence de toutes choses. Non, une ame qui, parvenue à cette grande élévation, a une fois éprouvé les émotions, les élanemens, les transports qu'excite la vue du bien suprême⁴, ne daignera pas revenir partager nos travaux et nos honneurs; ou si elle descend parmi nous, et qu'avant d'être familiarisée avec nos ténèbres, elle soit forcée de s'expliquer sur la justice devant des hommes

¹ Plat. de rep. lib. 7, p. 517.

² Id. ibid.

³ Id. ibid.

⁴ Plat. in Phædr. t. 3, pag. 250. Id. de rep. lib. 6, p. 485.

qui n'en connoissent que le fantôme¹, ses principes nouveaux paroîtront si bizarres, si dangereux, qu'on finira par rire de sa folie, ou par la punir de sa témérité.

Tels sont néanmoins les sages qui doivent être à la tête de notre république, et que la dialectique doit former. Pendant cinq ans entiers consacrés à cette étude², ils méditeront sur la nature du vrai, du juste, de l'honnête. Peu contens des notions vagues et incertaines qu'on en donne maintenant, ils en rechercheront la vraie origine, ils liront leurs devoirs, non dans les préceptes des hommes, mais dans les instructions qu'ils recevront directement du premier des êtres. C'est dans les entretiens familiers qu'ils auront, pour ainsi dire, avec lui, qu'ils puiseront des lumières infaillibles pour discerner la vérité, une fermeté inébranlable dans l'exercice de la justice, et cette obstination à faire le bien, dont rien ne peut triompher, et qui, à la fin, triomphe de tout.

Mais pendant qu'étroitement unis avec le bien suprême, et que vivant d'une vie véritable³, ils oublieront toute la nature, la république qui a des droits sur leurs vertus les rappellera, pour leur confier des emplois militaires et d'autres fonctions convenables à leur âge⁴. Elle les éprouvera de nouveau, jusqu'à ce

¹ Plat. de rep. lib. 6, p. 517.

² Id. ibid. l. 7, p. 539.

³ Id. ibid. l. 6, p. 490.

⁴ Id. ibid. l. 7, p. 519 et 540.

qu'ils soient parvenus à leur cinquantième année; alors revêtus, malgré eux, de l'autorité souveraine, ils se rapprocheront, avec une nouvelle ferveur, de l'Être suprême, afin qu'il les dirige dans leur conduite. Ainsi, tenant au ciel par la philosophie, et à la terre par leurs emplois, ils éclaireront les citoyens, et les rendront heureux. Après leur mort, ils revivront en des successeurs formés par leurs leçons et leurs exemples; la patrie reconnoissante leur élèvera des tombeaux, et les invoquera comme des génies tutélaires¹.

Les philosophes que nous placerons à la tête de notre république, ne seront donc point ces déclamateurs oisifs, ces sophistes méprisés de la multitude qu'ils sont incapables de conduire². Ce seront des âmes fortes, grandes, uniquement occupées du bien de l'état, éclairées sur tous les points de l'administration par une longue expérience et par la plus sublime des théories, devenues par leurs vertus et leurs lumières les images et les interprètes des dieux sur la terre. Comme notre république sera très peu étendue³, ils pourront d'un coup-d'oeil en embrasser toutes les parties. Leur autorité, si respectable par elle-même, sera soutenue au besoin, par ce corps de guerriers invincibles et pacifiques, qui n'auront d'autre ambition que de défendre les lois et la patrie⁴. Le peuple

¹ Plat. de rep. lib. 3, p. 414; l. 7, p. 540.

² Id. ibid. l. 6, p. 493.

³ Id. ibid. l. 4, p. 423.

⁴ Id. ibid. l. 3, p. 395.

trouvera son bonheur dans la jouissance d'une fortune médiocre, mais assurée; les guerriers, dans l'affranchissement des soins domestiques, et dans les éloges que les hommes donneront à leurs succès¹; les chefs, dans le plaisir de faire le bien, et d'avoir l'Être Suprême pour témoin.

A ces motifs, Platon en ajouta un autre plus puissant encore: le tableau des biens et des maux réservés dans une autre vie, au vice et à la vertu. Il s'étendit sur l'immortalité et sur les diverses transmigrations de l'âme²; il parcourut ensuite les défauts essentiels des gouvernemens établis parmi les hommes, et finit par observer qu'il n'avoit rien prescrit sur le culte des dieux, parce que c'étoit à l'oracle de Delphes qu'il appartenoit de le régler.

Quand il eut achevé de parler, ses disciples entraînés par son éloquence, se livroient à leur admiration. Mais d'autres auditeurs plus tranquilles, prétendoient qu'il venoit d'élever un édifice plus imposant que solide³, et que son système ne devoit être regardé que comme le délire d'une imagination exaltée, et d'une âme vertueuse. D'autres le jugeoient avec encore plus de sévérité: Platon, disoient-ils, n'est pas l'auteur de ce projet; il l'a puisé dans les lois de Lycurgue, et dans les écrits de Protagoras, où il se trouve presque en en-

¹ Plat. de rep. lib. 5, p. 468.

² Id. ibid. l. 10, p. 608.

³ Aristot. de rep. l. 4, c. 4, t. 2, p. 367.

tier¹. Pendant qu'il étoit en Sicile, il voulut le réaliser dans un coin de cette île; le jeune Denys, roi de Syracuse, qui lui en avoit d'abord accordé la permission, la lui refusa ensuite². Il semble ne le proposer maintenant qu'avec des restrictions, et comme une simple hypothèse; mais en déclarant plus d'une fois, dans son discours, que l'exécution en est possible³, il a dévoilé ses sentimens secrets.

Autrefois, ajoutoit-on, ceux qui cherchoient à corriger la forme du gouvernement, étoient des sages, qui, éclairés par leur propre expérience ou par celle des autres, savoient que les maux d'un état s'aigrissent au lieu de se guérir, par des remèdes trop violens; ce sont aujourd'hui des philosophes qui ont plus d'esprit que de lumières, et qui voudroient former des gouvernemens sans défauts, et des hommes sans foiblesses. Hippodamus, de Milet, fut le premier qui, sans avoir eu part à l'administration des affaires, conçut un nouveau plan de république⁴. Protagoras⁵ et d'autres auteurs ont suivi son exemple, qui le sera encore dans la suite; car rien n'est si facile que d'imaginer des systèmes pour procurer le bonheur d'un peuple, comme rien n'est si difficile que de les

¹ Aristox. ap. Diogen. Laert. lib. 3, §. 37.

² Diogen. Laert. lib. 3, §. 21.

³ Plat. de rep. lib. 5, p. 471 et 472; l. 6, p. 499;

⁴ l. 7, p. 540.

⁵ Aristot. de rep. lib. 2, c. 8, t. 2, p. 325.

⁶ Diogen. Laert. lib. 9, §. 55.

exécuter. Eh! qui le sait mieux que Platon, lui qui n'a pas osé donner ses projets de réforme à des peuples qui les désiroient, ou qui les a communiqués à d'autres qui n'ont pu en faire usage¹? Il les refusa aux habitans de Mégalopolis, sous prétexte qu'ils ne vouloient pas admettre l'égalité parfaite des biens et des honneurs²; il les refusa aux habitans de Cyrène, par la raison qu'ils étoient trop opulens pour obéir à ses lois³: mais si les uns et les autres avoient été aussi vertueux, aussi détachés des biens et des distinctions qu'il l'exigeoit, ils n'auroient pas eu besoin de ses lumières. Aussi ces prétextes ne l'empêchèrent-ils pas de dire son avis à ceux de Syracuse, qui, après la mort de Dion, l'avoient consulté sur la forme de gouvernement qu'ils devoient établir dans leur ville⁴. Il est vrai que son plan ne fut pas suivi, quoiqu'il fût d'une plus facile exécution que celui de sa république.

C'est ainsi que, soit à juste titre, soit par jalousie, s'exprimoient, sur les projets politiques de ce philosophe, plusieurs de ceux qui venoient de l'entendre.

¹ Plut. de fort. Alex. t. 2, p. 328.

² Pamphil. ap. Diogen. Laert. lib. 3, §. 23. Ælian. var. hist. l. 2, c. 42.

³ Plut. in Lucull. t. 1,

p. 492. Id. ad princip. iner. tom. 2, p. 779. Ælian. var. hist. lib. 12, c. 30.

⁴ Plat. epist. 8, tom. 3, p. 352.

CHAPITRE LV.

Du Commerce des Athéniens.

LE port du Pirée est très fréquenté, non-seulement par les vaisseaux Grecs, mais encore pas ceux des nations que les Grecs appellent barbares¹. La république en attireroit un plus grand nombre, si elle profitoit mieux de l'heureuse situation du pays, de la bonté de ses ports, de sa supériorité dans la marine, des mines d'argent, et des autres avantages qu'elle possède; et si elle récompensoit par des honneurs les négocians dont l'industrie et l'activité augmenteroient la richesse nationale². Mais quand les Athéniens sentirent la nécessité de la marine, trop remplis de l'esprit de conquête, ils n'aspirèrent à l'empire de la mer, que pour usurper celui du continent; et depuis, leur commerce s'est borné à tirer des autres pays les denrées et les productions nécessaires à leur subsistance.

Dans toute la Grèce, les lois ont mis des entraves au commerce; celles de Carthage en

¹ Demosth. in Lacrit. p. 948.

² Xenoph. rat. rediv. p. 922.